

Le cahier immobile

Le Cratère

de Boris Schreiber

Grasset, 255 pages

Et si les mots avaient un pouvoir d'intervention, de suggestion obsessionnelle sur les êtres, non les mots écrits et lus, établissant un rapport de communication souvent décrit, mais les mots prononcés et jamais entendus, écrits et jamais lus ? Cette volonté de dérangement verbal après un bonheur éteint, et pour conjurer l'absence de l'autre, Boris Schreiber s'est mis en devoir de le restituer dans le roman d'une correspondance amoureuse jamais envoyée à son destinataire.

Une femme « sur le retour », boulotte, un visage de poupée de faïence, se trouve par hasard, dans le même hôtel que son ex-mari et sa nouvelle femme : une maison des rendez-vous manqués. Jamais reconnue par ce dernier, visible mais absent de son existence, elle entreprend de lui écrire. La mécanique de la correspondance se met alors en marche, nourrie d'abord par l'ancienne passion, puis par les épisodes de la vie épiée de l'autre, par la capture de « son » journal, enfin par le journal rêvé et lu par l'amie Barbara qui tente de suppléer à la cécité subite de la femme. De là à penser qu'un dialogue muet s'instaure entre les deux êtres, il n'y a pas loin, qu'une incidence quasi magnétique de l'un qui s'exerce sur les pensées écrites de l'autre, créant un nouveau passé, exacerbant les nouvelles rapports.

Car, au-delà de l'échange qui est en cause, c'est la correspondance même qui se personnifie peu à peu, jusqu'à prendre plus de consistance que les êtres qui le suscite, et devenir le protagoniste du roman : un roman d'amour entre deux amants de papier. La passion se révèle alors comme instaurant une nouvelle chronologie, un temps immobile dont les seules marques sont les sévices qu'il a laissés sur les corps : « *si le passé est intact, pourquoi ne le suis-je pas* »... Le cycle infernal ne prendra fin que quand les lettres seront brûlées, donc une partie même de la consistance de l'aimé, et le désir poussé jusqu'à vouloir un objet réel à la passion et des yeux ouverts sur un monde concret.

D'où vient que ce roman, purement psychologique, fort bien construit, respectant une parfaite progression dramatique, ne parvienne que difficilement à un haut degré de véritable émotion ? Sans doute Boris Schreiber démontre-t-il que l'absence des êtres n'enlève rien à leur réalité affective, non plus qu'à leur épaisseur psychologique, au contraire : « *être à deux doigts l'un de l'autre, ça défigure* ». Mais le roman piétine dans ce dialogue sans échos, et chacune de ces lettres ressemble un peu aux clapets qui s'ouvrent dans les labyrinthes de laboratoire et dont on devine, quelles que soient les sinuosités du parcours, qu'ils débouchent sur l'anéantissement final.

Annie Daubenton